

# 1

## **Migrations au Diamaré (Cameroun) : de la Préhistoire à l'Histoire**

Alain MARLIAC\*

*Le choix est entre une histoire  
qui apprend plus et explique moins  
et une histoire  
qui explique plus et apprend moins.  
(P. Veyne).*

### **De quoi parlons-nous ?**

Pour un état des lieux plus précis, centré sur le Diamaré et ses lisières, en ce qui concerne les peuples préhistoriques, je renvoie aux quelques rares ouvrages de réflexion ou de synthèse : David 1976, 1981 ; Marliac 1982, 1991 ; Rapp 1984 ; Langlois 1995 ; MacEachern 1996 ; Delneuf *et al.* 1998 ; Marliac, Langlois 2001a et 2001b ; Holl 2002 ; Marliac 2006a. Dans cet ensemble, les chapitres consacrés aux peuplements postnéolithiques – *i.e.* entre le début de l'ère et le XIX<sup>e</sup> siècle – intéresseront, majoritairement je pense, les collègues du Réseau Méga-Tchad.

---

\* Directeur de recherche honoraire à l'IRD.

*Cadres*

Premier point : *migration* est – comme tous les mots – ambigu. Certes, les hominidés, puis les *homo erectus-ergaster*, plus tard *homo sapiens*, ont migré à l'intérieur de l'Afrique dans des environnements de savanes plus ou moins boisées, selon les climats et les obstacles... En même temps, ils ont migré vers l'extérieur du continent par les ponts géographiques naturels (Picq et Coppens 2001, tome 1 ; Moncel et Falguères 2004). Je ne ferai ici que les mentionner puis les abandonner rapidement aux spécialistes paléontologues et géomorphologues. Ils en discutent mieux que nous, sous l'angle naturaliste<sup>1</sup>.

Deuxième point important : « *Archaeology is anthropology or it is nothing*<sup>9</sup> ». Tout ce qui va être avancé dans mon article procède d'un point de vue anthropologique.

Ce sont, en effet, les modèles adoptés par l'anthropologie en général pour décrire, expliquer puis théoriser le comportement des hommes en sociétés, qui soutiennent l'interprétation en archéologie. Les vestiges analysés par l'archéologie (de même que les relations entre eux), associée à d'autres disciplines, ne parlent pas par eux-mêmes, mais prennent sens, le plus souvent comme hypothèses plutôt que comme démonstrations, grâce à l'anthropologie. Ainsi, ce sont les « migrations » connues, analysées, théorisées par l'histoire, l'anthropologie, et plus ou moins solidement définies par elles, qui servent ici de modèles (Anthony 1990).

Troisième point : les « faits » sont présentés sous la classification : pré-Acheuléen / Acheuléen / post-Acheuléen / post-Acheuléen-Final ou Late Stone Age / Épipaléolithique avec ou sans poterie, puis Néolithique / post-néolithique, sans séparer ces périodes en blocs distincts et imperméables.

Quatrième point : seront oubliées dans le raisonnement, les frontières politiques actuelles au profit d'un secteur plus large mais assez imprécis allant des rives du lac Tchad à la moyenne Bénoué, mais *se centrant* sur la plaine du Diamaré (cartes 1 et 2).

Cinquième point : les données préhistoriques ou paléogéographiques recueillies et analysées sont à mon sens encore insuffisantes pour l'essai de modèles précis tirés des travaux sur la migration en général.

---

1. Nous avons déjà parlé, ailleurs, des répercussions que les découvertes en paléontologie humaine ont au regard de l'Histoire ou de l'Évolution telles que certains les définissent (Marliac 2006b). La recherche archéologique camerounaise dans ce domaine préhistorique dispose de pistes porteuses d'espoirs raisonnables de découvertes...

*Terrain*

Globalement, et techniquement pour les préhistoriens, on ne peut passer sous silence que l'histoire géologique remuante de la région (paléoclimats, volcanisme, transgressions, remblaiements, alluvionnements, tectonique, etc.) a amassé, répandu, puis déblayé, fossilisé et emporté d'énormes masses de sédiments (Morin 2001) dans lesquels se trouvaient les vestiges (naturels ou culturels) sur lesquels nous nous appuyons pour raisonner.

On peut simplifier le tout par la formule 'Gavaud-Brabant' (1985) : les bas-bassins répondent par l'accumulation de matière aux arrachements de matière des hauts-bassins, l'ensemble tendant ainsi vers un équilibre, souvent remis en cause par la tectonique, les climats et les morphopédogenèses.

Les résidus du Pléistocène ancien sont rares, probablement abîmés, et de plus enfouis, profondément ou pas, dans les bas-bassins, dont celui en subsidence du lac Tchad, ou piégés selon leur âge dans de rares dépôts, parfois haut perchés par les inversions de relief dans la région de la Haute-Bénoué (Marliac 2006a, chap. I). Ils continuent d'être, dans ce dernier cas, en voie d'érosion et même éventuellement, avoir été déplacés et repositionnés sous les poussées d'une tectonique toujours vivante (subsidence du bassin lui-même) et sous l'action de morphopédogenèses ultérieures. Toutes les formations du Pléistocène sont à prospecter, comme par exemple, les argiles sableuses des terrasses de la Bénoué considérées Pléistocène final (14 000 BP) par P. Brabant et M. Gavaud (1985) ou les hauts glacis cuirassés du bassin de la Vina (Haute-Bénoué), en commençant, par économie de moyens, par les sites exposés (Marliac et Brabant 2007).

Ce que j'appelle ici préhistoire récente, se caractérise par l'état de sécheresse générale établi depuis le dernier Méga-Tchad, malgré quelques sautes humides bien relatives, associé aux activités agricoles, pastorales et architecturales des peuplements traditionnels néolithiques puis surtout post-néolithiques, qui a contribué à l'érosion des sols et, partant, à la disparition totale ou partielle de nombre de sites. En même temps, on doit rappeler que – localement – la subsidence toujours active du bassin a pu – dans la zone des yaérés par exemple<sup>2</sup> fossiliser des sites du néolithique au postnéolithique ancien (devinés grâce à des sondages hydrogéologiques profonds anciens), qu'il faudra un jour fouiller et exhumer<sup>3</sup>.

2. Ainsi le dépôt des argiles noires à nodules carbonatés dans les yaérés se passe après 10 000 BP et celui des argiles vers 3 500 BP, (cf. Fig. 11, in Marliac 2006a).

3. Nous proposerions de porter la profondeur des fouilles à 10/12 m, principalement dans la plaine transdunaire à partir des buttes anthropiques repérées au NNW de Mongossi, mais avec les moyens techniques adéquats car la dangerosité augmente avec la profondeur.

On entrevoit mieux pour ces périodes de quelles migrations on peut parler mais on saisit aussi dans le même temps, plus on s'approche de l'actuel, combien le terme pose problème : comment parler de migrations sans définitions d'icelles et dénominations de différentes natures de ce qui migre, à quelle échelle, sous quelle forme, de quelle façon et pourquoi ?

### *Positions*

Je terminerai cette introduction :

- 1) en me positionnant à l'écart des habituelles querelles qui s'éternisent inutilement, à propos de termes publiés en paires d'opposés : diffusion/invention, local/global, néolithique/postnéolithique, naturel/culturel, scientifique/non scientifique, etc. Je considère ces paires comme obstacles à la recherche au sens large du terme dans la mesure où elles obligent à basculer d'un absolu à un autre alors que tout se passe au milieu, entre eux et ne débouche – sous la pression de la *Constitution moderne* (Latour 1991) – sur eux qu'au terme d'une purification traduite dans des mots, supposés porter avec eux leurs propres bornes (Latour 1991). La tendance réductrice des terminologies (illustrée dans les sciences dites « dures »), doit être reconnue par les analystes afin d'être surmontée, surtout dans le domaine des sciences humaines (*cf. le principe d'irréduction* proposé par B. Latour).

Ces oppositions – filles de la séparation ontologique Nature/Culture de la *Constitution moderne* (Marliac 2005b), fonctionnent toujours cependant, ne serait-ce que par auto-reproduction, par inertie, comme objectifs et repères pour la recherche, ou outils d'autres constructions théoriques, anthropologiques mais aussi politiques, et je ne saurais donc les passer sous silence totalement.

- 2) en rappelant que je ne fais qu'effleurer ici la *pratique* de ma discipline, la « théorie » de celle-ci ayant été discutée ailleurs (Marliac 2006b) et par d'autres, et étant réexaminée dans une autre publication.

### **Les migrations préhistoriques très anciennes**

Pour la préhistoire la plus reculée, pré-Acheuléen/Early Stone Age, pas d'indices de migration, même si rien ne l'exclut au Cameroun du Nord. Des objets couramment associés aux plus anciens hominidés (australopithécins)

ou aux singes anthropoïdes (Beaune 2004), ont été découverts un peu partout en surface : sphéroïdes et subsphéroïdes piquetés, et galets cassés patinés dans des positions géomorphologiques indicatives parfois de périodes très anciennes.

La découverte récente au Tchad central, d'un australopithéciné (*Australopithecus bahrelghazali*) puis d'un hominidé (*Sahelanthropus tchadensis*) – controversé – du Miocène supérieur au Djourab : l'homme de Toumaï (Brunet *et al.* 1995, 2002), détrônant la Rift Valley de sa place de *berceau de l'humanité*, relance l'intérêt de nouvelles prospections par mes successeurs camerounais, associées aux sciences de la Terre, sur certaines aires de ce pays déjà classées au Pléistocène ancien sous divers critères disciplinaires (Marliac 2006a, chap. 1, § *Suggestions*, Marliac et Brabant 2007).

En ce qui concerne ces très anciens hominidés – entre pré-Acheuléen et Acheuléen – des migrations entre les divers milieux que les paléoclimats établissaient dans notre région ont eu lieu très probablement. Au niveau continental on peut inclure le bassin du lac Tchad où nous nous trouvons, sur la base de l'ouvrage de référence de P. Picq et Y. Coppens (éd., 2001, tome 1, p. 343-347 et chap. 8), dans la première migration signalée par les préhistoriens, géologues et paléontologues : celle d'*homo ergaster*<sup>4</sup> sortant d'Afrique entre 2 et 1,5 M.A. Je ne discuterai donc pas outre, chaque sous-continent tirant à soi, selon le hasard des découvertes, le fameux 'berceau de l'humanité' (ouv. cité, tome 1, chap. 8).

### *Acheuléen*

Plus fréquents, des objets de l'Acheuléen ancien (galets aménagés très patinés de Kontcha, Roum, Mokorvong, à revoir) ont été découverts *in situ* ou en surface, eux aussi dans des situations géomorphologiques souvent caractéristiques (Marliac 2006a, chap. I).

L'Acheuléen moyen est présent avec quelques sites à ré-étudier (Kaewo, Djamboura, etc.) avec nécessairement l'appui des sciences de la Terre. Un seul indice (encore bien solitaire...) de l'Acheuléen final exhibant la technique Levallois, me permettrait de proposer un rattachement des sites de surface de Sanguéré, près de Garoua, aux « atériens » du Sahara oriental tout en suggérant que leur supposée migration a pu aussi bien être Sud>Nord qu'inversement Nord>Sud... (Marliac 2006a, chap. I). L'atérien – faciès oriental – daté entre

4. On réserve désormais l'appellation *homo erectus* plutôt aux fossiles d'Asie (Chine, Indonésie). Certains d'ailleurs mettent désormais en cause l'origine uniquement africaine des *homo ergaster/erectus*.

40 000 et 20 000 BP au Niger (Tillet 1983) – peut être venu au Sahara depuis le Sud avant l'aride Kanémien comme il a pu quitter le Sahara et se diriger plein Sud dès l'installation de cette phase sèche. Rien n'empêche – sur ces vastes espaces et immenses durées, immensément vides de données – d'inverser le scénario traditionnel N>S, comme le suggérait déjà J. D. Clark en 1962 : *“The general trend appears to have been for peoples to move down in the subcontinent, at least in historic or protohistoric times, though this does not exclude the fact that important movements have taken place in the opposite direction, especially during the warmer and wetter climate that followed the end of the Pleistocene in the Sahara”* (ouv. cité : 2) ou encore : *“Relationships between the Aterian groups in the southern and eastern Sahara/.../ were probably with populations in the northern savannas of Equatoria (Cameroon and Central African Republic)”* (Clark 1980, p. 548).

#### *Post-Acheuléen*

Le Pléistocène supérieur-final voit apparaître, mais assez maigrement, des industries (paléolithique final) avec discoïdes et éclats, parfois laminaires, comme à Figuil (daté  $\approx$  15 000 BP ; Marliac 1973, 1974a et b, 1987 ; encore que l'industrie lithique associée puisse être plus ancienne soit  $\approx$  50 000 BP), puis des industries à éclats laminaires dispersées en surface sur les glacis douroumiens érodés (Douroum, Paha, Djokoli Louvar, Otéré), ce sont les « ensembles douroumiens ». Les « ensembles GK » en plaine, sur les surfaces érodées antérieures à la formation de Golonghini et les « ensembles HT » collectés sur les très hautes terrasses caillouteuses ou les rares résidus conglomératiques des hauts bassins des Mandara : (vallée N>S des mayos Louti, Tiel, Oulo et leurs affluents de rive D) (Marliac 2006a, chap. 1, § 1.2), relèveraient aussi de cette période en attente de nouvelles études. Allsworth-Jones (1986) propose, après collationnement des publications, que le Nord-Nigeria et le Nord-Cameroun constituent une même « province » du Middle Stone Age/post-acheuléen.

Nous proposons en l'état actuel des connaissances de fixer momentanément la date de passage au Paléolithique final/Épipaléolithique (Late Stone Age), aux alentours de 10 000 BP/BC, fin assez probable du grand aride Kanémien et début des dernières grandes transgressions tchadiennes (11 000-10 500 BP et, plus tard, 7 000-6 000 BP).

### Les migrations préhistoriques anciennes

Sous ce titre nous rassemblons ce qui peut être dit grâce à l'archéologie, la stratigraphie, le 14 C, la linguistique, à des degrés divers, des peuples qui ont occupé le bassin du lac Tchad, entre la date conventionnelle de 10 000 BP/BC qui correspondrait, par exemple, au dépôt des argiles noires à nodules calcaires des yaérés<sup>2</sup> et la date de 3 200 BP du dépôt des argiles<sup>2</sup>, dans la même sous-région. Ils devinrent, avec ou sans migrations, à une date imprécise à partir de cette datation, des « néolithiques ». Plutôt qu'une démonstration *stricto sensu*, nous faisons un exposé des « faits », plus ou moins solides qui, agrégés, suggèrent à une certaine date encore discutable, un changement dans le mode de vie : le passage à une économie de production.

Pour l'Holocène inférieur-moyen, les objets toujours rares, en surface, le plus généralement non datés, ne sont guère plus explicites en termes de migrations. On constate simplement l'apparition d'éléments d'industries épipaléolithiques microlithiques (Late Stone Age) par-ci par-là au Cameroun du Nord, à différentes dates plutôt vers l'Holocène moyen-final. On peut dire que les cultures porteuses ont été – localement – conditionnées par les paysages que les paléoclimats et les sols formaient de siècles en siècles selon le fameux binôme Aride/Pluvial et les innombrables variétés de sols et microclimats.

Au nord du Cameroun on peut citer ainsi :

- en surface, sans dates et sans liens entre elles : Poukloukou près de Gaschiga, Sénabou dans la Haute-Bénoué, Djodjong, Gouroum sur la rive du Mayo-Boula, (Marliac 1987, 2006a, Chap. II) ;
- *in situ* à la base du site de Tchoukol (Langlois 1995, II, p. 268) ou de celui de Moundour I (ouv. cité) ;
- *in situ* à GY 35 (daté du début du II<sup>e</sup> millénaire BC), avec tessons non décorés et microlithes sur quartz ;
- *in situ* à Sou Blama Rajil daté entre le milieu du II<sup>e</sup> millénaire BC et la fin du I<sup>er</sup> millénaire BC (Rapp 1984) ;
- *in situ* dans la grotte de Sumpa près de Garoua (David 1981, p. 82) avec microlithes sur quartz, un peu de poterie et des rares broyeurs. Pas de *H*<sup>5</sup>.

Au Bornou du Nigeria, limitrophe :

- Dutsen Kongba *in situ* avec une pointe de flèche « Saharan type » (*sic*), à la phase A (IV<sup>e</sup> millénaire BC). Au site B apparition de « haches<sup>5</sup> » polies au début du II<sup>e</sup> millénaire BC ;

---

5. Le terme de « hache » est un raccourci pour trois possibilités d'outils : hache, houe ou herminette... Il sera dans la suite symbolisé par *H*.

- Ugwuagu *in situ* avec industrie de type LSA sans céramique entre le début du IV<sup>e</sup> millénaire BC et I<sup>er</sup> millénaire BC ;
- Rop Rock Shelter *in situ* avec microlithes, sans, puis avec poterie ; mal daté vers ≈ 500 BC ;
- Konduga (au sommet du cordon) *in situ* avec microlithes et tessons datés de la fin du VII<sup>e</sup> millénaire BC (Breunig *et al.* 1996a, 1996b) ;
- Bama road site : plusieurs occupations *in situ* avec tessons de poterie, matériel de broyage et *H* polies datées entre IV<sup>e</sup> millénaire BC et fin du I<sup>er</sup> millénaire BC ;
- Kursakata *in situ*, où les inventeurs placent les spits 17 à 11 à l'épipaléolithique (figurines, objets de pierre) (Breunig *et al.* 1992).

Au Tchad :

- Mdaga révèle *in situ* un épipaléolithique de la fin du III<sup>e</sup> millénaire BC avec sépultures allongées NE-SW et deux tessons à décor de rayures croisées (Lebeuf *et al.* 1980 ; Holl 2002).

### Commentaires

Il y a bien sûr une certaine ambiguïté de définition entre épipaléolithique/prénéolithique/néolithique, ce qui n'est pas pour nous étonner étant donné :

- 1) la rareté des vestiges lithiques (et des restes ostéologiques, phytologiques, zoologiques, céramiques) et des datations ;
- 2) la nature du changement socioéconomique envisagé, soit comme changement abrupt (ce que nous repoussons), soit comme intrusion, soit que tel ou tel fait nouveau permette de proposer la date du basculement si basculement il y a. Attendons de nouvelles fouilles pour décider.

La présence de *H* de pierre dès le IV<sup>e</sup> millénaire BC (Bama road) ou du II<sup>e</sup> millénaire BC (Dutsen Kongba), pourrait désigner une relation avec les sites-ateliers Tsanaghiens au Diamaré si l'analyse pétrographique le confirmait.

Durant l'Holocène, il faut aussi garder à l'esprit que les transgressions connues (*cf.* plus haut) ont pu recouvrir ou déblayer un grand nombre de sites en zone transdunaire et, de même, les accumulations en zone cisdunaire. “*In areas of aggradation, materials from early in these periods (e.g. around 7 000 yr. ago and 4 000 yr. ago would tend to be buried and then selectively obscured*” (Wilson 1988, p. 43).

Enfin on peut avancer l'hypothèse que les locuteurs de langues proto-tchadiques qui proviennent localement plus du nord du lac Tchad/Soudan occidental, que de l'est du Tchad selon Ehret (2002, p. 78), après avoir suivi l'*inter-saharan corridor* Est-Ouest selon Blench (1999, p. 47) étaient présents



aux alentours du lac après 4 000 BP ; “*The links between Cushitic and Chadic would then be the result of a migration of cushitic speakers westward*” (ouv. cité, p. 70). Les langues comparables au *tchadique* actuel ont dû être remplacées ensuite par les Nilo-sahariens s’installant à l’est du lac Tchad. Dire des tchadiques qu’ils fabriquaient la poterie *leiterband* (Kuper 1981), que Keding (1993) relie au néolithique de Khartoum débutant vers 5 700 BP et associée à des pasteurs est possible mais la simple comparaison des cultures en cause dans la région ici étudiée avec les illustrations de la *leiterband culture* n’étaye pas cette hypothèse.

Les branches, Ouest, Centre et Est de ce proto-tchadique se seraient séparées selon les linguistes (Barreteau 2001), il y a 3 700 ans ( $\approx$  1 700 BC).

Au niveau sous-continentale (zone sud du bassin du Tchad), les hypothèses restent placées dans la théorie générale actuellement reçue qui veut qu’en Afrique subsaharienne, le *néolithique* (stade des producteurs) se soit installé à partir du Nord, du Sahara qui allait se désertifier continuellement après 8 000/6 000 BP, soit après l’*Humide néolithique* ou l’*Optimum climatique holocène*. Nous ne rediscuterons pas ici la notion même de néolithique sauf à demander au lecteur de ne surtout pas la considérer figée.

#### *Définition locale du néolithique*

En conformité avec l’ensemble des hypothèses régionales actuelles appuyées sur les quelques sites disponibles, un néolithique ancien, à préciser, a pu apparaître à l’Holocène supérieur/final au Diamaré, durant la période 2 000 à 1 000 BC. Des indices culturels ont été collectés au fond de nos fouilles : Salak révélerait ainsi un néolithique dès la deuxième moitié du II<sup>e</sup> millénaire BC. En général, il aurait été fossilisé par l’évolution morphologique ultérieure : subsidence et alluvionnements (Marliac 2006a, chap. 2, § 1 et 3) et les anciens sondages hydrogéologiques profonds des yaérés désigneraient cette présence (matériel perdu ? levé des sondages ?)<sup>6</sup>, sans encore la dater.

#### *Les sites du Diamaré*

Citons les ateliers de taille de Maroua *in situ* (Marliac 2005a, chap. 3 ; § *Cultures néolithiques*) : Tsanaga, CFDT, plus Galdima, Godola, auxquels il faut ajouter les ateliers de surface localisés sur les pentes des monts Mogazang

---

6. Cf. le Service des Mines à Yaoundé ?

(montagnes de Maroua, Makabaï, Mirjinré, etc.). Ces sites fournisseurs de *H* taillées et d'outils sur éclats dans d'énormes tas de déchets de débitage, de tessons de poterie, objets sur os et objets de fer – à mon avis intrusifs – sont regroupés sous le terme *Tsanaghien*, culture préhistorique, étudiée et définie aux sites de Tsanaga II et CFDT (Marliac 1975, Quéchon 1974), le premier daté entre 1 800 BC et 600 AD (Gif 2232 et OBDY 125)<sup>7</sup>.

Les quelques armatures de flèche sur calcédoine trouvées à Djodjong, à Viri (surface) et *in situ* à Tsanaga II (Marliac 2006a, photo 8).

Les rares *H* polies ou semi-polies trouvées *in situ* à Salak niveau I (le plus ancien du sondage, daté par la même terrasse à Goray entre 940 ± 245 BC et > 1 310 BC (ORSTOM 50 ; Hv 12299, soit 3 500-3 000 BP) ou en surface érodée à Béembel.

Les centaines de *H* courtes à biseau poli sur roches vertes diverses, trouvées en surface sur toute la région, vestiges – à vérifier par analyses pétrographiques et fouilles ultérieures – d'une distribution régionale, étendue même au-delà du Cameroun (Dutsen Kongba) qui évoquerait plus des circuits d'échanges/micro-migrations que des migrations en masses.

Sous réserve d'une analyse pétrographique, la présence de *H* dans un site daté du IV<sup>e</sup> millénaire, permettrait de reculer la date présumée du Tsanaghien (fournisseur) d'environ deux millénaires BC.

Blabli, qui nécessite une nouvelle étude, désignerait un néolithique à *H* polies, modelage de *Bos* à la fin du I<sup>er</sup> millénaire BC, d'autres datages désignant le V<sup>e</sup> millénaire BC ne sont pas retenus par les inventeurs (David et Sterner 1989, p. 7), mais doivent être gardés en mémoire... compte tenu des hypothèses avancées ici.

#### *Les sites du Bornou oriental*

Au Nigeria limitrophe dans la plaine dite transdunaire (entre le lac et le cordon) :

- Bornu 38, daté entre le II<sup>e</sup> millénaire BC et la fin du I<sup>er</sup> millénaire BC contient des *H* polies et une poterie pauvre ;
- Kursakata-Bornu 24, va du III<sup>e</sup> millénaire BC au milieu du I<sup>er</sup> millénaire BC, installé sur un passage sableux (vieille dune exondée ?) puis argileux, a fourni des graines de Paniceae, du *Pennisetum americanum* et de riz attribuable à une des deux espèces sauvages encore existantes (*cf.* plus haut). Le *Pennisetum* est différent de l'espèce sauvage et sera domestiqué vers 2 800 BP. Il y a donc au moins collecte pendant 1 000 ans (on peut y ajouter

7. OBDY/ORSTOM = Laboratoire 14C de l'ORSTOM aujourd'hui fermé.

- les fruits de *Ziziphus*, *Celtis* et *Vitex*) puis disparition de *Pennisetum*. On y a trouvé dix corps en décubitus fléchi, sur le côté sans orientation privilégiée ;
- *Gajiganna*, installé directement sur le *firki* est daté du II<sup>e</sup> millénaire BC au I<sup>er</sup> millénaire BC et a fourni des restes de bovins, caprins et ovins, des pointes de flèche à base concave et des *H* sur roches vertes (Tsanaghien ?), parures sur os et figurines anthropomorphes et zoomorphes sur terre cuite. On pourrait avoir affaire à des pasteurs possédant des vases globulaires et des bols décorés au peigne en bandes horizontales. *Gajiganna* pourrait être le site éponyme d'une culture s'étendant au nord de la Bama Ridge (Breunig *et al.* 1993a et b ; Breunig et Neumann 1996b) ;
  - *Daïma I*, placé entre 550 BC et 50 AD serait un néolithique final avec harpons à barbelures sur os, haches polies, meules, broyeurs, figurines de terre jamais anthropomorphes. *Sorghum spp.* est supposé présent. Faune d'animaux domestiques sans chien, poissons. Sépultures sans mobilier, décubitus latéral, fléchi, plié ou même forcé sur côté droit mains sur le visage ou sous la tête dirigée au Sud le plus souvent. L'auteur, G. Connah (1976), suggère que les occupants venaient du Mandara, bien au Sud ;
  - *Bornu 70* (Shilma), placé entre 1 000 BC et 500 BC s'apparente à *Daïma* en présentant une occupation allant de 700 BC à 1 200 AD, l'Âge du fer débutant vers les V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles AD ;
  - Mege, serait l'équivalent de *Daïma I*, occupation allant du III<sup>e</sup> millénaire BC au I<sup>er</sup> millénaire BC ;
  - Ngala, est plus récent selon les datations allant du I<sup>er</sup> millénaire BC au VII<sup>e</sup> siècle AD.

### *Les migrations néolithiques*

Nous avançons deux hypothèses de peuplement pré-néolithiques/néolithiques fondées sur l'état du lac lui-même à différentes dates (Marliac 2006a). En effet si celui-ci est en expansion, il peut constituer un obstacle géographique considérable entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. Mais, selon les périodes, cet obstacle peut-être un grand plan d'eau ou la coalescence de lacs ou un immense marécage où, si passages il y a, selon d'éventuelles sautes climatiques ou déficits d'apports hydrologiques, il faut les connaître et savoir qu'ils sont sous la dépendance d'inondations aussi brutales et imprévues que fortes selon les volumes apportés par le Chari-Logone depuis les plateaux de la Centrafrique, l'intensité des pluies et les ressauts tectoniques toujours actifs. La découverte d'une pirogue taillée dans un tronc, enfouie à Dufuna (Nigeria) au sud du cordon dunaire du Méga-Tchad et datée de  $7\,670 \pm 110$  BP (Breunig 1993) peut laisser imaginer des

peuples capables de se déplacer sur les eaux et donc de traverser, comme par capillarité, par petits groupes, les étendues aquatiques tchadiennes plus ou moins coalescentes, aussi les étendues péritchadiennes et les exploiter (pêche, gibier d'eau, refuges, plantes comme *Brachiaria deflexa*, *Oryza barthii*, *O. longistaminata* ou d'autres mal connues). Ils constitueraient l'*aquatic civilization*, jadis proposée par J.E.G. Sutton (1974 ; Ehret 2002, p. 78, carte 7) peut-être représentée au maigre site de GY 35 (microlithes sur quartz et poterie ; Marliac 2006a, § II.2). L'échelle chronologique distendue et maigre dont nous disposons, nous interdit d'oublier que des phases plus ou moins longues et plus ou moins fortes de régression ou de transgression, pour le moment indétectables, ont pu constituer des paysages stables et utilisables à l'échelle des siècles pour les populations de l'époque dans la plaine transdunaire. Particulièrement par des pasteurs épousant les montées et reculs des plans d'eau tchadiens pour leur bétail. Paysages donc parfaitement habitables ou vides... ou alternativement les deux, ou encore les deux en même temps, selon la paléogéographie du bassin, la cote du plan d'eau et l'inventivité des occupants (*cf.* les digues provisoires actuelles autour des villages sur buttes des yaérés lors de maxima transgressifs).

Pour la savane soudanienne et donc aussi soudano-sahélienne plus au sud (entre 300 et 500 mm de pluies) l'hypothèse qu'elle est le fruit des activités anthropiques (nomades puis sédentaires) est rejetée par Salzmann *et al.* (2002) après étude palynologique du site du lac Tilla (par 10° 23' N au Nigeria). Ils attribuent les restes charbonneux trouvés à la fréquence des feux de brousse dont l'origine remonte, comme on le sait, au Pléistocène.

Nous proposerions ainsi deux hypothèses générales de « néolithisation » de notre région sous forme de « migrations » (Marliac 2006a) :

– *Hypothèse dite septentrionale* plus conforme à l'accord actuel entre archéologues africanistes et selon laquelle ce sont des migrations venant du nord du lac Tchad (Sahara oriental) qui apportèrent le mode de subsistance économique – dit néolithique – au sud du lac. On considère acceptée l'hypothèse d'un grand plan d'eau vers 8 000-7 000 BP, soit 6 000 BC, plan aux abords duquel des épipaléolithiques-néolithiques migrant depuis le Sahara de plus en plus sec, s'installent. Personne n'occupe le cœur du lac et ces peuplements de pasteurs contournant la masse d'eau par le Nord-Ouest ou le Sud-Est, profitant du recul saisonnier des eaux (reculs exploités pour le bétail), occupent les yaérés peu à peu définitivement dégagés avec le retrait général des eaux, sauf les zones inondées permanentes. La poterie découverte à Konduga (Nigeria) le confirmerait car elle est déclarée similaire à celle de sites datés du Sahara central (Breunig et Neumann

1996). Puis ces peuplements se mélangent avec des cultures locales épipaléolithiques/(néolithiques à poterie ?).

– *Hypothèse dite méridionale* sur la base d'indices encore fragmentaires et même discutables en eux-mêmes qui s'oppose au schéma admis d'une néolithisation venant du « Nord », s'installant *après* le retrait des eaux, grosso modo après 6 000 BC et s'enfonçant ensuite vers le Sud, le Diamaré. Un néolithique local serait déjà présent au sud du lac comme au nord, peut-être jusqu'au Diamaré central (pointes de flèches de Viri, Tsanaga et Djodjong), installé *avant* la dernière grande transgression vers 8 000-7 000 BP (6 000 BC). Il « remonterait » ensuite vers le Nord au fur et à mesure du retrait des eaux et les suivant pour leurs troupeaux, sous la forme des cultures de Blabli, Gajiganna et Daima I, ce qui serait corroboré par les liens de ces cultures avec le Sud (inhumations) et la présence des *H* sur roches vertes venant probablement des monts Mogazang et abords (Tsanaghien) au cœur du Diamaré, intervient de plus, la similarité – encore insuffisamment établie faute de codes identiques entre chercheurs et faute de publications illustrées –, entre les poteries.

La fin du néolithique est régionalement et provisoirement datée des environs du début de l'ère, entre 500 BC et 0 (Marliac 2006a). Son début pourrait être reculé dans la région jusqu'aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> millénaires BC, compte tenu de certains sites du Bornou. Le Tsanaghien pourrait être plus ancien que présumé s'il apparaît comme le fournisseur d'outils de ces sites septentrionaux.

### **Les migrations préhistoriques récentes**

Si l'on prend la période des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles comme frontière entre Histoire et Préhistoire au nord du Cameroun (Marliac 2005a), la notion de *migration* concernera essentiellement une période où l'archéologie règne d'abord majoritairement même si c'est silencieusement, par rapport aux disciplines plus bavardes de l'ethnohistoire, de la linguistique ou même de l'anthropologie physique : celle des peuples de l'Âge du fer jusqu'au XVI<sup>e</sup> AD. À partir de cette limite encore floue, des éléments rassemblés par l'ethnohistoire (traditions orales, toponymie, linguistique), l'anthropologie culturelle (les cultures matérielles, rites, paysages, architectures), puis l'histoire classique (chroniques, mémoires européens), font peu à peu entrer la région dans l'Histoire telle que nous la concevons.

*Archaeology is anthropology*

Un tel sous-titre<sup>8</sup> souhaite faire ressortir l'obligation où sont les ethnohistoriens d'utiliser des unités différentes des leurs et construites par différentes disciplines dans les deux cas pour faire de l'histoire, donc ici pour parler de migrations.

La première discipline – l'archéologie – ne fournit que des unités archéologiques, c'est-à-dire ce que O. Langlois (1995), par exemple, appelle des unités céramiques (UC) formant ou pas selon l'analyse, des traditions céramiques (TC) expliquées par différents modèles (qui ne sauraient être qu'anthropologiques !) Si, dans la deuxième période, ces unités sont rendues commensurables aux unités provenant des autres disciplines pour bâtir telle ou telle histoire, c'est au prix de traitements assez rarement décortiqués ni expliqués et pour cause, puisque ces traitements se font au prix d'une perte d'information, d'un changement d'échelle, et de la mise en place ou présupposition d'une commensurabilité : « La traduction par la figure médiatrice modifie toujours ce qui est traduit » (Hennion et Latour 1993, p. 22). Les discussions (ou leur absence), entre disciplines parentes comme l'anthropologie culturelle et l'archéologie en sont l'exemple le plus frappant. On y trouve en même temps des raccordements à grande échelle sous les termes de paléo X et ethnie X, ou une atomisation des ethnies traditionnelles, la reconnaissance d'ethnies disparues (Zumaya, Mbana)<sup>9</sup> parfois même leur disparition toute simple comme « illusions », sans parler de la naissance de nouvelles (les Murgur, Seignobos 1991), de mariages nouveaux ou de fixation des ethnies par cartographies anciennes (cartes Moisel, Atlas ORSTOM de 1975, carte XI), ou récentes (Seignobos et Iyébi-Mandjek 2001, pl. 7, ou chaque ethnologue pour sa propre ethnie à l'étude)...

Il est étonnant de constater que malgré l'ambiance actuelle fortement déconstructionniste et anti-identitaire en anthropologie, les dénominations ethniques apparaissent toujours, peu modifiées depuis soixante ans. Les traditions recueillies sont d'ailleurs racontées sous des noms et grâce à eux. L'absence de scientificité des sciences humaines enferme celles-ci dans un jeu permanent de déconstruction/existence où, actuellement, c'est le premier terme qui domine même si on utilise et manipule le deuxième terme, pour satisfaire le premier (Marliac 2006a, chap. III).

Il est extrêmement révélateur à ce sujet que des chercheurs expérimentés, archéologues ou d'autres disciplines, m'aient demandé de dépasser les

8. "*Archaeology is anthropology or it is nothing*", Willey G. et Phillips Ph., 1958.

9. « Mbana » serait selon Mohammadou (1983, p. 248) l'ancien ethnonyme des actuels Moundan ; il n'a donc rien à voir avec le mot *mbana* « buffle » en langue peule.

symbolisations présentes dans mon dernier travail de synthèse (2005a) et empruntées à O. Langlois (1995) : les UC et TC. Si N. David (Marliac 2006a, Préface) dit judicieusement : – “What is the ethnographic counterpart of a Unité Céramique ?”, il pose en même temps – involontairement ? – le problème de la nature des unités à comparer donc de la nature des savoirs qui les construisent, en l’occurrence ici l’ethnographie et l’archéologie. Il va falloir donc se demander comment sont faites les unités à comparer donc comment est faite, après mise en commensurabilité entre les deux disciplines en question, la scientificité dont nous parons nos discours. La non-scientificité va alors émerger et trouver sa place : tout ce qui n’est pas enfermé dans la « démonstration scientifique ». Il n’y a pas, à mon sens, de véritable contrepartie à une Unité Céramique mais plusieurs réponses partielles ou plausibles. Nous reprenons ailleurs la discussion générale de ce problème (Marliac 2005c, 2005d).

Comment traitons-nous des migrations, nous archéologues, sinon avec les concepts anthropologiques et historiques bien connus, plus ou moins additionnés ou teintés d’idéologie personnelle ? Quand on voit comment, en Europe, pour le Bas-Empire/Très Haut Moyen Âge, il faut rediscuter l’image des migrations celtiques, romaines, germaniques, avares, ou autres qui traversèrent l’Europe à des moments divers, sous des formes différentes avec des fortunes diverses, comment ne pas se sentir mal à l’aise pour parler de migrations ici, au nord du Cameroun, où les événements sont beaucoup moins bien nourris en informations ?

### **Les peuples de l’Âge du fer**

Pour le nord du Cameroun, nous appelons peuples postnéolithiques ou de l’Âge du fer, les peuples préhistoriques connus depuis le début de l’ère chrétienne environ, jusqu’au XVI<sup>e</sup> siècle, peuples justiciables uniquement de l’archéologie, *i.e.* dont la définition dépend des modèles, méthodes et techniques de notre discipline associée à d’autres. Il faut bien se souvenir que tout le reste n’est qu’interprétations, analogies et rapprochements plus ou moins bien construits : les seuls que nous puissions faire à différents niveaux de généralité (Langlois 2002). Au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle, traditions orales et rares écrits s’ajoutent aux classifications archéologiques pour que l’on parle – à l’image de l’Europe romanisée – de peuples postnéolithiques, protohistoriques.

À compter des alentours du début de l'ère chrétienne, convenons – dans l'attente de nouvelles recherches et sans trop de risques – que la technologie du fer est maîtrisée.

### *Les cultures*

L'étude des poteries montre une certaine continuité avec les cultures néolithiques connues précédentes dont le Tsanaghien, encore que de nouvelles analyses soient recommandées.

Nous avons appelé « premiers postnéolithiques » entre 500 BC et 300 AD (Marliac 2006a), ces cultures surtout visibles au nord des Mandara, d'après les sites de Doulo Igzawa I, Manawatchi et Ghwa-Kiva (MacEachern 1996), les sites classés pré-Sao ancien, moyen, récent (Rapp 1984).

Les « postnéolithiques anciens », de 300 AD au VII<sup>e</sup> siècle AD, contemporains probables des premiers postnéolithiques, seraient représentés par TC 7 (pré-Mongossien) qui apparaît aussi à Salak et Mowo (TC 7). Culturellement variés, ils apparaissent aussi à Bibalé (TC 4), Moundour (TC 13), Tchoukol et Tagamré (quelques UC). A noter, les similitudes avec le Tsanaghien/TC 2 et le Tsanaghien/TC 5 du site CFDT. Selon O. Langlois (1995) deux traditions décoratives cohabitent : les impressions-incisions (TC 5-TC 7, les plus anciennes), et les impressions roulées (TC 4, TC 13, UC Ba II-1).

Ceci laisse la place à des interprétations en migrations plutôt locales liant le Diamaré central au nord des Mandara, aux montinsules de l'Est des Mandara selon un premier axe chronologique éventuel : Nord-Est > S. Ces postnéolithiques possèdent le fer comme en témoignent les restes corrodés et, probablement, en maîtrisent la fabrication (tas de scories hors des habitats parfois). Ce nouvel outillage, plus efficace, a pu accélérer une déforestation relative déjà entamée au Néolithique et favorisée par la péjoration générale sèche des climats après 500 AD.

« On peut considérer qu'il y a 1500 ans, le domaine soudanien à karité [*Vitellaria paradoxa*], (si l'on veut bien prendre ce marqueur en dépit de sa sélection anthropique) et à *Afzelia africana* remontait plus au Nord que sa position actuelle. Le retrait vers le Sud de cette végétation confère aux monts Mandara un rôle de refuge de flore soudanienne orographique » (Fotius 2001, pl. 5, p. 29. Ex. : *Isobertinia doka*, rabougri par les feux systématiques).

Les parures sont en perles céramiques, sur calcédoine rose ou sur fragment d'os et de coquillages. Une figurine zoomorphe de Moundour rappelle les figurines pré-sao de Daïma et Sou Blama, plus au nord.



Au pré-Sao contemporain, elles sont abondantes et tendent à la figuration. Les harpons sont toujours là mais les architectures divergent à Daïma (circulaires avec pavage de tessons sur chant) comme les inhumations qui continuent à être sur le dos à Mdaga et, ailleurs, en décubitus latéral plié semblable aux inhumations du Salakien des postnéolithiques classiques.

Les « postnéolithiques classiques » qui couvrent la période du VII<sup>e</sup> siècle au XIII<sup>e</sup> siècle sont définis plus nettement. Ce sont les deux traditions repérées puis prospectées et étudiées entre 1973 et 1982, et baptisées alors Salakien (TC 2) qui occupe le Diamaré central (Salak, Goray, Mowo) et apparaît dans les montinsules (Moundour, TC 6) et le Mongossien (TC 9) qui occupe la partie nord du Diamaré et le sud de la plaine transdunaire (Tagamré) plus quelques indices à Tchoukol. Elles ont été confirmées, quoique affinées dans le détail par O. Langlois (1995), et toujours distinguées par lui entre traditions à impressions-incisions et traditions à impressions roulées.

Ces cultures « au contact », ont échangé tout en restant elles-mêmes, TC 5 apparaîtrait à Mowo et TC 6, 8, 9 à Tchoukol. Maigre indice de migrations ou de relations : présence de grès à Mongossi<sup>10</sup> ! Les modes d'inhumations opposent encore le sud du Diamaré au nord. Le *Sorghum durra* est attesté à Goray entre XI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> AD (Marliac 1991, p. 376), le *Sorghum caudatum* à Daïma III aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> AD (Connah 1967, p. 25).

Pour Stemler *et al.* (1975) les sorghos *caudatum*, *durra* et *durra-caudatum* viennent du Nord-Est où ils existaient dès 1000 AD chez les agropasteurs entre Tchad et Éthiopie (Nilo-Sahariens ? Lugan 2001, p. 68). Ces sorghos habitués aux situations précaires, faciles et de bonne production sont bien adaptés aux éleveurs qui peuvent ainsi s'adonner à d'autres activités motivantes et valorisées. Adaptés aussi aux peuples pêcheurs de milieu ripuaire et amphibie comme les peuples dits « Sao », qui ont pu introduire le sorgho *caudatum* au sud du lac.

Ces sorghos peuvent avoir induit la prise en compte de nouvelles terres à hydromorphie remontante permettant des récoltes désaisonnées et donc fournir une des raisons des immigrations venant du Nord-Nord-Est. C'est ce qui semble s'être passé associé à une sécheresse locale des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> AD centrée sur le lac au Nord (r<sup>1</sup> de Maley 1981). Aux rives du lac fleurissent avant cet épisode climatique, la culture de Daïma III (graines signalées par Connah 1985, à 900 BP), puis le *Sao ancien*.

Les « postnéolithiques nouveaux », du XIII<sup>e</sup> AD au XVII<sup>e</sup> AD, poursuivent les traditions précédentes selon la même répartition spatiale en les diversifiant et en complexifiant les stratigraphies des niveaux dans les sites fouillés.

---

10. Le grès, à notre connaissance, n'apparaît qu'à Garoua (massifs du Tinguélin, Kangou, région de Sanguéré) de part et d'autre de la Bénoué à ≈ 400 km au sud.

O. Langlois différencie le post-Salakien (TC 1) du Salakien. Le Mongossien (TC 9) se maintient avec la tradition à impressions roulées, TC 10, TC 7, 8, 9, 12 apparaissent dans des UC de Tchoukol, Mowo. Les traditions à impressions-incisions du Sud sont remplacées par les traditions à applique. Voilà une annotation qui permettrait de supposer une ou des migrations... continuant celles supposées déjà démarrées avec la péjoration sèche r<sup>1</sup>.

En commentaire de Seignobos (Seignobos et Iyébi-Mandjek 2001, pl. 7), qui place le premier mouvement migratoire séculaire identifié vers cette date du XIII<sup>e</sup>, c'est à lui que j'attribue – dans le cadre de la phase sèche r<sup>2</sup> qui survient alors (le lac est à la cote 283) –, la transformation de nombreux sols du Diamaré en sols hardé, actuellement stériles (Marliac 2006a, chap. 4, § *Anthropisation*), en décrivant les éléments de ces déplacements comme migrants venant de l'Est et du Nord-Est surtout, fuyant la péjoration climatique et l'installation de l'empire esclavagiste du Baguirmi (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> AD) comme la migration des Shuwa du XVI<sup>e</sup> AD venue jusqu'à Goudour, et ses mouvements divers, mais aussi le Bornou, et le Mandara naissant au Nord (ouv. cit., chap. 4, § *Migrations*). Ces migrants portent une technologie culturelle sommaire, destructrice de sols fragiles dégagés par les déforestations et phases arides précédentes. Ils induisent la déforestation aussi des sols argileux à bonne hydromorphie des sorghos *caudatum*. À l'arrivée des sorghos *durra* l'attention se portera sur les sols argileux lourds (*karal*) autorisant la culture désaisonnée des sorghos (*muskuwari*). Le défrichage des karals a dû commencer ou s'accélérer à cette époque. L'identification de parcs arborés (*Ficus* et *Borassus*) désigne une (ou des) pénurie(s) alimentaire(s) liée(s) à la fois aux pressions esclavagistes, au poids des immigrés, aux groupes peu organisés et plus ou moins errants, aux périodes sèches, toutes forces qui, parfois, étaient concomitantes.

Cette hypothèse s'appuierait sur l'idée que l'*hardéisation* n'a pu se produire avant ou dès le début de l'ère, la phase humide du début du I<sup>er</sup> millénaire s'y opposant et les faibles densités humaines ne poussant pas à la chasse aux sols. Dans le même temps, une partie non négligeable de ces migrants devait pénétrer dans les massifs, connus dès le XVI<sup>e</sup> comme anciennement bien peuplés.

Cette interprétation n'entraîne pas pour autant l'assimilation du mouvement général à des déplacements ethniques de masse mais plutôt, au regard des parentés et similarités trouvées archéologiquement entre différents sites et différentes traditions culturelles historiques comme les lits de bois brûlés sous les corps (inhumation à Mowo, Goray (S8) ≈ sépultures des chefs mabas, hidé, zoumaya, des forgerons kapsiki), elle sous-entend des déplacements par de nombreux petits groupes probablement déjà parents par les langues (groupe tchadique) et les cosmogonies, groupes réciproquement

assimilables, remodelables et remodelant les groupes d'accueil<sup>11</sup>. Il est très différent de devenir *Erketse* dans un groupe montagnard tel l'ensemble dit *Mofou* et de se déclarer *Moundan* dans le grand groupe rassembleur focalisé en plaine entre Léré (Tchad) et Lara (Cameroun), sous cet autonome, mais ces postnéolithiques semblent y avoir réussi.

Aux parages du lac lui-même, c'est le développement du Sao classique qui a tant impressionné ses contemporains et ses découvreurs : emmurement des villages regroupés devenant des cités ou peut-être même des principautés indépendantes mais fragiles, face aux climats et aux puissants voisins : Bornou, Mandara et Baguirmi...

Les « postnéolithiques historiques » qui du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. AD, succèdent, dans une phase toujours sèche, ne divergent pas beaucoup sauf que de nouvelles informations (chroniques impériales, Léon l'Africain, traditions orales, *tarikhs*), les nomment, les situent, les différencient, très inégalement d'ailleurs sur l'ensemble de la région et que des analogies peuvent être tissées avec les cultures matérielles traditionnelles actuelles. Malheureusement, les érosions naturelle et anthropique associées (pastoralisme, techniques architecturales, invasions baguirmiennes au milieu du XVII<sup>e</sup> AD, travaux d'équipement actuels) ont bien abîmé nombre de sites à commencer par les buttes anthropiques, tronquées de leurs niveaux supérieurs (Mongossi, Goray, etc.)<sup>12</sup>. C'est durant cette période mal connue que se met en mouvement la migration des peuples de langue adamawa (Toupouri, Moundan) venant du Sud-Sud-Est vers le Nord où elle rencontre les peuples autochtones ou migrants de langue tchadique.

Le contact, à petite échelle, des deux mouvements migratoires peut-être visualisé par la cartographie des techniques d'amorçage des poteries (O. Langlois 2001, p. 232). Il semble s'être réalisé sans heurts grâce à des mécanismes d'ethnisation/nationalisation adaptés. Les peuples des Mandara déjà nombreux restant plus à l'écart, chacun sur son massif, et sensibles à toute surpopulation rapidement menaçante sur des terroirs très limités.

### *Les colonisations*

Les colonisations débutèrent, si l'on veut parler de grands mouvements migratoires entraînant des prises de pouvoir, au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec les

- 
11. Belle leçon politique donnée par des non-modernes à nos politiques immigrationnistes contemporains et leurs affidés aussi ignorants et mercantiles qu'imprévoyants ou calculateurs...
  12. Ou parfois oblitérées en quelques jours par les engins lourds, comme la bien nommée Djiddel, au nord de Bogo, et celles des yaérés, détruites chaque année pour la réfection des pistes...

Peuls dont certains étaient déjà présents dans le bassin tchadien depuis des siècles (en particulier au Bornou au XIII<sup>e</sup> siècle). L'infiltration des pasteurs peuls, démarrée pour certains par leurs *riimaaybe* deux siècles avant, s'alourdit aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles pour déboucher sur la prise de pouvoir à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par la conquête de Maroua, (puissante chefferie guiziga Bwiy-Marva), en 1792 et celle de Mindif en 1824. Cette « guerre de cent ans » (*dixit* Seignobos) entre Peuls et *haabe* (singulier *kaado*), ceux-ci parfois organisés en chefferies dotées de cavalerie (*e.g.* Moundan), prolongement de la guerre incessante avec le Bornou et le Mandara (Wandala), guerre qui voyait razzias esclavagistes contrées par des incursions *haabe* coupant les routes et razziant les troupeaux, vit la défaite des Zumaya et des Guiziga. Elle fut interrompue par l'arrivée des Allemands au début du XX<sup>e</sup> siècle (prise de Maroua en 1902 par von Dominik). Lors de l'indépendance du Cameroun, Allemands, Français et Anglais n'avaient laissé aucune occupation, seuls restèrent les Peuls.

L'état d'insécurité dont les anciens parlaient encore lors de mes années de terrain, lié aussi à l'impossibilité de certains groupes à s'organiser sur un territoire, était la source aussi de mini-migrations entre ethnies et vers les zones refuges traditionnelles : les marécages et les montagnes.

### **Les migrations postnéolithiques**

Elles ont été abordées pour la première fois par les ethnologues, historiens et géographes, sur la base des traditions orales, donc autrement qu'en archéologie (Tardits 1981 pour une synthèse ; Seignobos *in* Seignobos et Iyébi-Mandjek (éd.) 2001, pl. 10, pour une présentation cartographiée) puis de la linguistique historique. Ceci a permis de suggérer l'existence d'anciennes migrations datant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> AD en provenance du NE, des alentours sud du lac Tchad, autour de la confluence Chari-Logone, aire de départ imprécise mais privilégiée, car elle le redeviendra ultérieurement.

#### *Interprétation générale*

Léon l'Africain parle déjà du peuplement important du nord des monts Mandara aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles (Rauchenberger 1999). Les postnéolithiques qui s'établirent, pour partie, sur ce château d'eau où l'harmattan perd son pouvoir desséchant, sauront ensuite opérer une sélection parmi les essences

soudaniennes qu'ils utiliseront de façons variées (*Sclerocarya birrea* – oléifère ; *Sterculia setigera* – graines et fourrage ; *Acacia polyacantha* – fertilisateur et bois de bas-fourmeaux ; espèces toujours présentes, aujourd'hui négligées), tandis que ceux des plaines façonneront par leurs agrosystèmes variés (Seignobos 2001, pl. 6, p. 1) cet aspect complexe des paysages, trop unanimement vus comme dégradés aujourd'hui.

À petite échelle, cette direction des peuplements anciens rappelle les cartes linguistiques où tels ou tels locuteurs vinrent butter sur ou contourner le lac Tchad (Ehret 2002). Selon sa dimension et son état, ce dernier a dû jouer le rôle – selon les capacités et la compétence technoculturelle des groupes – de répartiteur de migrations : les unes passant au Nord, d'autres bifurquant au Sud, Sud-Ouest, certaines 'percolant' à travers lui, transformé momentanément en vaste marécage.

À l'échelle de l'Ouest africain on peut avancer, à partir des comparaisons d'O. Langlois (2002) et des dates similaires,

- 1) des changements dans la boucle du Niger aux alentours du XIV<sup>e</sup> (abandon de Jenné Jenno au Mali),
- 2) l'apparition au nord du Cameroun entre XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> des postnéolithiques nouveaux,
- 3) l'existence d'une phase aride (dernier delta du Chari ; Mathieu 1978),

qu'il y aurait eu un mouvement généralisé contemporain de populations du Sud-Sahara vers les forêts-savanes sahélo-soudaniennes méridionales engendrant un retrait des autochtones déjà là, sur des positions refuges (plateau de Jos, monts Mandara), parallèle au confinement d'espèces soudaniennes vers les hauteurs (*Azelia africana*, *Isobertinia doka*, *Sclerocarya birrea*, *Sterculia setigera*, *Acacia polyacantha*, *Antiaris africana*).

### *Migrations ?*

L'exposé résumé – dans les paragraphes précédents – des civilisations des peuples de l'Âge du fer au nord du Cameroun – dans le cadre des connaissances archéologiques actuelles – laisse place à des interprétations des changements culturels en termes de migrations que nous verrions :

- 1) traduites par des changements culturels visibles sur les poteries ou dans leurs techniques de fabrication, cadrés par des datations absolues et répartis sur certains espaces ;
- 2) interprétables plutôt comme groupales, familiales que massives et, sous l'exigence de la vie quotidienne de ces « familles » – par petits dépla-

cements lents réitérés peut-être sur les axes connus et immémoriaux, ceux que certains ethnologues font naître – involontairement parfois – en désignant des zones et points de départ... ou en transcrivant directement (?) le dit des concernés actuels à ce sujet...

- 3) coextensives à des personnalisations locales, sous contrainte parfois de tel ou tel facteur local comme l'absence d'eau dans l'ouest du Diamaré (majorité de sols argileux ou argilo-sableux) et sa présence, profonde, dans l'est (présence de sols sableux épais) (Fotius 2001, pl. 5, p. 3). Ou aussi de tel ou tel choix culturel/cultural. On voit ainsi que chaque butte anthropique des yaérés, quoique bien dévastée aujourd'hui, présente un couvert végétal différent (ouv. cité, p. 16), et que chaque peuple montagnard développe et protège ses propres espèces (Seignobos 2001, pl. 6, p. 3).

Émerge donc – plutôt que des invasions massives, massacrantes et occupantes – une histoire de migrations complexes « locales » mal discernables sur l'ensemble territorial du nord du Cameroun divisé entre deux civilisations assez nettes : Salakien et Mongossien. On note leur persistance sur plusieurs siècles (postnéolithiques classiques), puis la différenciation relative du Salakien s'opposant à l'identité prolongée du Mongossien. L'immigration supposée plus lourde qui est à l'origine des postnéolithiques nouveaux semble bien avoir eu plus d'impact dans le domaine salakien, ce qui voudrait dire en corollaire qu'elle aurait évité le domaine mongossien ou l'a peu influencé. Peut-être l'a-t-elle contournée par le sud ? Peut-être aussi que ce site était englobé dans une principauté suffisamment connue des migrants – qui ne constituaient jamais de grandes masses par ailleurs – pour être évitée ou que peu de sites disponibles (réduits aux buttes exondées dans cette zone) s'offraient encore. Mais il reste beaucoup d'inconnues dans la recherche archéologique locale...

Certaines de ces migrations vues à une autre échelle et superposées dans le temps, dessinent des axes géographiques préférentiels. Cette image répondrait à un stade socio-économique de petites communautés réceptrices acéphales partageant la même cosmogonie et très probablement des langues apparentées (tchadiques centrales), plus ou moins différenciées entre elles en direction d'ethnisations (territoriale, culturelle, linguistique, cultuelle), impliquant des échanges (matrimoniaux en particulier), ethnisations dont nous ignorons les autres emblèmes, dont de possibles ethnonymes. Ainsi « Mbaná » qui ne désigne plus personne aujourd'hui apparaît dans les traditions peules, comme « Maya » et « Sao », retrouvés dans des toponymes jusque sur la moyenne Bénoué au Sud. Ce furent peut-être des entités sociopolitiques momentanées et plus ou moins solides.

Les migrations décrites par Seignobos et Iyébi-Mandjek (2001, pl. 1), ne concernent que les postnéolithiques historiques. Elles se continuent à la même

échelle, plutôt familiale/clanique déjà soulignée, aux derniers siècles par la constitution/complexification des entités politiques : au Nord, des groupes plus ou moins structurés autour de cités ; au Sud, des sociétés acéphales. En même temps, ces entités se réservent un terroir plus ou moins nettement séparé des autres par des vides géographiques tout à fait visibles (Seignobos, *in* Seignobos et Iyébi-Mandjek 2001, pl. 10, p. 5-6), parfois équivalents (Marliac 2006a, chap. 4.2., § Paysages et installations), et des traits, souvent légers, de leurs cultures matérielles... Les individus gravitent et se déplacent autour de ces pôles qui sont dans un cas, les cités, dans les paysages découverts, les grands groupes acéphales (Massa, Toupouri) en pays amphibies ou les groupes ethnicisateurs fortement centripètes (Moundan entre Léré, Libé et Lara), enfin les chefs de massifs dans les montagnes. Sur ces dernières, la pression démographique interne inévitable sur de petits terroirs superbement aménagés, déclenche des « migrations de délestage démographique », c'est-à-dire refoulement local de quartiers entiers (guerres entre massifs) et même vente d'enfants aux éleveurs-cultivateurs des plaines.

Dans ce descriptif encore insuffisant où pénètrent de temps à autre les expéditions des empires esclavagistes du Nord, puis du Mandara, au XVI<sup>e</sup> siècle, les Peuls figurent de plus en plus nombreux au début XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à leur affirmation politique comme dominants après la défaite des Guiziga et celle des Zoumaya (quasiment expulsés de l'Histoire), puissantes chefferies du centre Diamaré, mais où le paysage ne pouvait pas exercer cette sorte de défense passive efficace que constituent les yaérés marécageux, les massifs ou les chaos rocheux pour d'autres peuples.

Nous touchons là la frontière indécise entre les domaines archéologiques et les domaines historiques et anthropologiques. La jointure se passe quelque part grâce à la localisation géographique (toponymes + traditions et traditions peules) et grâce à la comparaison des cultures matérielles. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, les cultures matérielles des peuples qui entraînent dans l'histoire sont au nord du Cameroun, mal connues, pour autant qu'elles représentent un domaine comparable au domaine archéologique et pour autant qu'elles soient identifiées par des peuples parfois déjà fortement acculturés, islamisés au point de rejeter leur propre passé, car devenu pour eux, malheureusement païen, et donc (momentanément ?) indéfendable...

## Conclusion

*« La plus grande partie  
de ce qu'on pourrait savoir de l'homme  
– la plus intéressante peut-être –  
il ne faut pas le demander à l'histoire »  
(Paul Veyne 1971, p. 15).*

Ce dont l'Histoire n'est pas capable, il ne faut pas le demander non plus à l'archéologie, d'ailleurs. Au fil des siècles et des informations de plus en plus nombreuses et variées, on entre dans l'Histoire. Ceci se fait de différentes façons selon l'histoire à laquelle on s'adresse et selon celui qui parle d'histoire. De nouveaux enregistrements sont mis à notre disposition au sujet des peuples anciens dont nous découvrons les traces : corpus d'objets classés, datations, objets uniques... Elle est constituée par des récits argumentés plus ou moins solides comme celui qui précède. Mais tout autant des traditions orales parfois de deuxième main et construites par l'enregistrement lui-même fût-il des plus scientifiques. Ils diffèrent les uns des autres. Il importe donc à mon avis de revenir sur ce terme à partir de plusieurs points de vue.

### *Histoires*

L'histoire telle qu'elle est fournie par les sciences sociales, fruit de réductions et d'interprétations associées à des controverses entre disciplines relevant de postulats différents ou traitant d'objets différents ou encore à des échelles discordantes, est le produit :

- des historiens, linguistes, anthropologues et géographes fabriquant des « faits » de nature variée, à des échelles différentes, tous élargissant et modifiant éventuellement leurs visions (que cela intéresse les concernés ou pas) ;
- des archéologues limités par leurs conditions de fabrication de « faits » et à des échelles particulières (que cela intéresse les concernés ou pas).

Ces disciplines, attelées à la fabrication de faits (lesquels et comment ?), sont à la base, gouvernées par la constitution moderne d'un Temps universel se déroulant en étapes homogènes s'annihilant l'une après l'autre au fur et à mesure du « progrès ». Le passé est à chaque fois définitivement passé. C'est dans ce mode de pensée qu'il faut placer le débat sur l'ethnonyme qui a servi, et sert toujours, à discuter d'histoire et de migration ; plus précisément du



problème de l'ethnicité, définie comme « globalisée » car apparaissant sur toute la planète (cf. § *Positions*). Mais la paire global/local, comme nous le disions, est une conception inadaptée, dérivée de la *Constitution moderne* qui ne peut saisir les « réseaux » qui mènent du local au global et réciproquement (Marliac 2006d).

Si à l'origine de la découverte « scientifique » des Autres, les dénominations ethniques furent utilisées c'est, en même temps, pour identifier (savoir, contrôler) et parce que l'anthropologie dépendait à la fois d'une vision moderne triomphante (la science) qu'elle reproduisait (Marliac 2004, p. 16) et où il fallait nommer. Si ces dénominations ethniques furent plus tard ardemment déconstruites, cette déconstruction oblitèra en même temps cette réalité difficile et toujours présente : que les groupes souvent se dénomment et s'entre-nomment. Et, de plus, s'il y a déconstruction, c'est qu'il y a construction (Marliac 2006d). Cet ethnonyme fut qualifié d'illusion. Or l'ethnonyme servait aux populations à s'identifier comme groupe et dans un groupe afin de mieux pouvoir vivre, par une sorte de paramétrage (un *ethnométrage* ? Marliac 2006b). Mais dans les deux cas, la vision moderne ne permettait pas de saisir le réel ou de l'entendre (Girard 2002).

Dès lors que l'objet cesse d'appartenir à l'un des deux piliers de la *Constitution moderne* : Nature/Culture-social, mais devient une création fabriquant les deux dans diverses conditions et négociations et selon tel médiateur, il cesse d'être gênant. Et sa dénomination – qui augmente la gêne en restant la même à travers les siècles (mais pour des raisons pragmaticopolitiques simples) – révèle sa fonction de traduction-représentation et devient le masque de réalités complexes – masque voulu peut-être par les intéressés. Cet objet doit être prouvé parfois par une argumentation solide. Comme tout autre objet qualifié de social ou naturel, son existence dépend de sa fabrication et son essence tient pour autant que les conditions le permettent, y compris la volonté des intéressés. Elle tient à sa récalcitrance à tout ce qui la menace y compris les entreprises des anthropologues...

Mais « l'individualisation des faits historiques (archéologiques A.M.) ou géographiques par le temps et l'espace n'est pas contredite par leur éventuelle subsumption sous une espèce, un type ou un concept » (Veyne 1971, p. 19). L'un n'efface pas l'autre comme on le déclare : il suffit d'ailleurs d'explorer, analyser ce qui se passe pour s'en apercevoir.

L'histoire telle qu'elle est fournie et vécue par les concernés, leur passé, hors tout décodage anthropologique, nous n'y avons accès que par analogie empathique et souci de justice, en réfléchissant à notre propre passé en nous, tel que chaque activité le sollicite, le modifie ou le renforce chaque jour, tel

que nos institutions et lois le convoquent, l'encadrent, l'enseignent ou, comme actuellement, en répriment une grande part.

Les produits de ces histoires – représentations et dénominations – entrent en conflits complexes de deux façons différentes :

– du fait de leurs différentes conditions de fabrication dans chaque domaine des sciences sociales, quoique dans l'ensemble dépendant de la même vision du monde rassemblée sous l'expression *Savoir scientifique occidental* (la *Constitution moderne* selon Latour (1991) ;

– du fait de la rencontre des savoirs scientifiques et des savoirs traditionnels. Les mélanges éventuels qui en résultent requièrent bien plus qu'une vérité dans les termes du SSO, mais une vérité dans les termes du ST, c'est-à-dire une correspondance avec le monde vécu, une satisfaction. Il est ainsi inutile de chercher des UC dans le monde ethnographique en dehors de sa description par les ethnologues puisque le travail scientifique – dont les deux disciplines se recommandent – consiste justement à fabriquer des objets généraux réduisant/résumant les objets en évolution constante de la réalité ethnographique, en créant en fait des objets invisibles, à moins de chercher à combler l'abîme entre ST et SSO.

Quel est l'effet produit par les nouveaux enregistrements<sup>13</sup> à notre disposition au sujet des peuples anciens dont nous découvrons les traces : traditions orales (de deuxième main souvent), rares manuscrits (*tarikh*, carnets de voyage européens), corpus d'objets classés, corpus datés ?

### *Histoire de noms*

Tandis que tous, depuis les premiers ethnologues – à travers vallons, montagnes et plaines du Diamaré – nous étudions et cherchons, interrogeons et notons, puis interprétons, voilà qu'un jour, ont surgi, comme d'un brouillard, des noms : Zoumaya, Mbana, Maya, Sao, Mofou, Massa, Mousgoum, Guidar, dont le nom de baptême linguistique passant de mains en mains, entraîne en quelque sorte qu'ils se réapproprient – s'ils existent toujours sous ces ethnonymes – un passé jusqu'ici inexistant et même inconcevable pour ceux qui ne sombreront pas dans l'oubli en devenant autre chose... En ce qui me concerne, ces dénominations avaient déjà été posées par nos prédécesseurs peuls (*e.g. in* Mohammadou 1976), allemands ou français... Elles continuent de guider la recherche locale en sciences sociales aujourd'hui...

---

13. Enregistrements, parce que dépourvus de toute vérité absolue et construits par l'enregistrement lui-même, fût-il, – croit-on quelquefois –, des plus « scientifiques » !

Si les unités construites par l'archéologie sont introduites, dans les reconstructions historiques indigènes, exogènes ou scientifiques, c'est qu'elles changent de contenu sous le même nom ou en s'en débarrassant, comme le souhaitent certains après avoir lu ma synthèse (Marliac 2006a). Comment se passe cette introduction ? Pourquoi changer de termes, sinon parce que certains sont définis scientifiquement au mieux et ne sauraient honnêtement accepter soit d'être grossis d'autres caractéristiques non prévues dans l'analyse qui les a fait naître, soit d'être utilisés dans d'autres champs que celui où ils ont été définis ?

La situation se complique quelque peu dans la mesure où la réappropriation se poursuit dans l'actuel en travaillant à reculer dans le temps à partir de cet ethnonyme et tendant à reconstruire des identités absolument immuables et parfois même nommées malgré l'absence de toute preuve dans le champ des sciences historiques.

Il n'existe bien sûr aucun peuple pur (non plus qu'impur) tel que prophètes (Esd. 9, 1-2 ; Néh. 13, 23-30), griots, chroniqueurs, historiographes, propagandistes, anthropologues, archéologues et légendes les veulent, les rêvent et les dépeignent (même en bandes dessinées), sauf à se poser la question de la pureté (terminologique, linguistique, ethnique, anthropologique, biogéographique = raciale ?)

Comment renaît-on à l'Histoire comme les Hébreux et qu'est-ce qui renaît ? Comment persévère-t-on dans l'Histoire comme les Grecs ? Ce problème recoupe celui des migrations dont il importe lors de leur utilisation dans le monde, de savoir qui elles concernent pour les autochtones, résidents, émigrants et immigrants eux-mêmes. Les migrations sans nom pèsent moins lourd que les migrations valablement ou exagérément nommées comme pour figer l'exception qui jamais ne se modifierait.

Les hommes ont tenté ainsi de conjurer le temps en forgeant des noms, leurs noms, hissant leurs emblèmes et étendards dans une Histoire qui sans cesse les grignote de partout et rend leurs civilisations, mortelles quoique espèrent contradictoirement prophètes, princes, grands, peuples et individus de ce monde.

### **Remerciements**

Mme Marie-Odile Schnepf du Service cartographique de l'IRD à Bondy.

Pour les illustrations, voir Marliac 2006, *Archéologie du Diamaré au Cameroun septentrional*.

**Bibliographie**

- ALLSWORTH-JONES P., 1986, Middle Stone Age and middle paleolithic : the evidence from Nigeria and Cameroon, *in* Bailey G.N. et Callow P. (éd.), *Stone Age Prehistory*, Cambridge University Press, p. 153-168.
- ANTHONY D.W., 1990, Migration in Archaeology : the baby and the bathwater, *American Anthropologist* 92, p. 895-914.
- BARRETEAU Daniel et DIEU Michel, 2001, Linguistique, *in* SEIGNOBOS Christian et IYÉBI-MANDJEK Olivier (éd.), pl. 11.
- BLENCH Roger, 1999, The westwards wanderings of Cushitic pastoralists, *in* Baroin Catherine et Boutrais Jean (éd.), *L'Homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*, coll. « Colloques et séminaires », Paris, ORSTOM, p. 39-80.
- BRABANT P. et GAVAUD M., 1985, *Les sols et les ressources en terres du Nord-Cameroun*, ORSTOM-IRA, coll. « Notice explicative », n° 103, Paris, ORSTOM, 285 p., 2 cartes hors texte 1/500 000.
- BREUNIG Peter, 1993, Archäologische Untersuchungen zur Besiedlungsgeschichte Nordost-Nigerias, *Arbeits und Zergtebnisbericht SFB* 268, p. 229-272.
- BREUNIG Peter, GARBA Abubakar, WAZIRI Ibrahim, 1992, Recent archaeological surveys in Borno, Northeast Nigeria, *Nyame Akuma* 37, p. 10-17.
- BREUNIG Peter, BALLOUCHE A., NEUMANN K., ROSING F.W., THIERMEYER H., WENDT K.P., VAN NEER W., 1993a, Gajiganna. *Berichte des SFB* 268 II. Frankfurt SFB, p. 51-74.
- BREUNIG Peter, GARBA A., GRONENBORN D., VAN NEER W., WENDT K.P., 1993b, Report on excavations at Gajiganna, Borno State, NE Nigeria, *Nyame Akuma* 40, p. 30-41.
- BREUNIG Peter, NEUMANN Katharina, VAN NEER Wim, 1996a, New research on the Holocene settlement and environment of the Chad basin in Nigeria, *African Archaeological Review* 13, p. 111-145.
- BREUNIG Peter et NEUMANN Katharina, 1996b, Archaeological and archaeobotanical research of the Frankfurt University in a West African context, (*Berichte des SFB* 268, 8), Frankfurt SFB, p. 181-191.
- BRUNET Michel, BEAUVILAIN Alain, COPPENS Yves, HEINTZ E., MOUTAYE Alhaji H.E., PILBEAM D., 1995, The first australopithecine 2 500 km west of the Rift Valley (Chad), *Nature* 378, p. 273-274.
- BRUNET Michel, GUY F., PILBEAM D., MACKAYE Hassan Taisso, LIKLUS A., AHOUNTA D., BEAUVILAIN A., BLONDEL C., BOCHERENS H., BOISSERIE J.-C., DE BONIS L., COPPENS Y., DEJAX J., DENYS C., DURINGER Ph., ELSENMANN V., FANONE G., FRONTY P., GERAADS D.,

- LEHMANN T., LIHOREAU F., LOUCHART A., MAHAMAT A., MERCERON G., MOUCHELIN G., OTERO O., CAMPOMANES P.P., PONCE DE LEON M., RAGE J.-C., SAPANET M., SCHUSTER M., SUDRE J., TASSY P., VALENTIN X., VIGNAUD P., VIRIOT L., ZAZZO A., ZOLLIKOFER C., 2002, A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa, *Nature* 418, p. 145-151.
- CLARK J.-D., 1962, Africa south of the Sahara, in BRAIDWOOD R.J. et WILLEY G.R. (éd.), *Courses toward urban life*, Aldine Publishing C<sup>y</sup>, p. 1-33.
- , 1980, Human population and cultural adaptations in the Sahara and Nile during prehistoric life, in Williams M.A.J. et Faure H. (éd.), *The Sahara and the Nile : quaternary environments and prehistoric occupation in Northern Africa*, Rotterdam, A.A. Balkema.
- CONNAH Graham, 1976, The Daima sequence and the prehistoric chronology of the lake Tchad region of Nigeria, *Journal of African History* 18, p. 321-352.
- , 1981, *Three Thousand Years in Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DAVID Nicholas, 1976, History of crops and peoples in North-Cameroon to A.D. 1900, in Harlan J.-R., De Wet J.M.J. et Stemler A.B.L. (éd.), p. 223-267.
- , 1981, The archaeological background of Cameroonian history, in TARDITS Claude, p. 79-98.
- DAVID Nicholas et STERNER Judith, 1987, Mandara archaeological Project, 1984-87, *Nyame Akuma* 29, p. 2-8.
- DELNEUF Michèle, ESSOMBA Jean-Marie et FROMENT Alain (éd.), 1998, *Paléanthropologie en Afrique centrale : un bilan de l'archéologie au Cameroun*, Paris, L'Harmattan.
- DODS R.R., 2004, Knowing ways/Ways of knowing : reconciling science and tradition, in ROWLEY-CONWY P. (éd.), p. 547-557.
- EHRET Christopher, 2002, *The civilizations of Africa*, Oxford, James Currey.
- FOTIUS Georges, 2001, *Phytogéographie*, in Seignobos Christian et Iyébi-Mandjek Olivier (éd.), pl. 5.
- FROMENT Alain, 1998, Le peuplement de l'Afrique centrale : contribution de l'anthropobiologie, in Delneuf Michèle, Essomba Jean-Marie et Froment Alain (éd.), Paris, L'Harmattan, p. 13-90.
- GIRARD R., 2002, *La voix méconnue du réel*, Paris, Grasset.
- HARLAN J.-R., DE WET J.M.J. et STEMLER A.B.L. (éd.), 1976, *Origins of African Plant Domestication*, La Haye, Mouton.
- HENNION A. et LATOUR Bruno, 1993, Objet d'art, objet de science : Note sur les limites de l'anti-fétichisme, *Sociologie de l'Art* 6, p. 7-24.

- HOLL Augustin 2002, *The Land of Houlouf: Genesis of a Chadic Polity, 1900 BC-AD 1800*, Memoirs of the Museum of Anthropology 35, University of Michigan.
- KEDING B. 1993, *Leiterband* sites in the Wadi Howar, North Sudan, in KRZYZANIAK (éd.), *Environmental Change and Human Culture in the Nile Basin and Northern Africa Until the Second Millenium BC*, Poznan Archaeological Museum, p. 371-380.
- KUPER R., 1981, Untersuchungen zur Besiedlungsgeschichte der östlichen Sahara, *Beitrage zur Allgemeinen und Vergleichenden* 3, p. 215-275.
- LANGLOIS Olivier, 1995, *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional)*, 4 vol., thèse de doctorat, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris.
- , 2001a, La distribution des techniques de façonnage de la poterie au sud du bassin tchadien : un outil pour la recherche historique régionale, *Journal de la société des africanistes* 71, 1, p. 225-256.
- , 2001b, Interprétation et pertinences des variations décoratives observées sur la céramique archéologique du Diamaré (Nord-Cameroun), *Afrique Archéologie et Arts* 1, p. 40-58.
- , 2002, Analogies des productions céramiques actuelles du plateau de Jos et des monts Mandara : L'indice d'un éclatement d'une ancienne aire culturelle ?, in *Environmental and cultural dynamics in the West African savanna*, Colloque de Maiduguri (Nigeria), ms 38 p.
- LEBEUF Jean-Paul, 1969, *Carte archéologique des abords du lac Tchad (Cameroun, Nigeria, Tchad)*, vol. 1, texte ; vol 2, cartes en 6 feuilles à 1/300 000, Paris, CNRS.
- LEBEUF Jean-Paul, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, COURTIN Jean, 1980, *Le gisement sao de Mdaga (Tchad)*, Afrique ancienne 2, Paris, Société d'ethnographie.
- LUGAN Bernard, 2001, *Atlas historique de l'Afrique des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Rocher.
- MACEACHERN Scott, 1991, Les gens de Ngolele: An examination of prehistoric ethnic relations in the North Mandara mountains, in VI<sup>e</sup> Colloque international de Méga-Tchad, Paris 14-16 décembre 1988, coll. « Colloques et séminaires », Paris, ORSTOM, p. 165-192.
- , 1996, Iron Age beginnings north of the Mandara Mountains, Cameroon and Nigeria, in Pwiti et Soper, p. 489-496.
- MALEY Jean, 1981, *Études palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*, Travaux et Documents 129, Paris, ORSTOM.
- MARLIAC Alain, 1973, Prospection archéologique au Cameroun, *Cahiers de l'ORSTOM*, Série Sciences Humaines X, 1, p. 67-95.

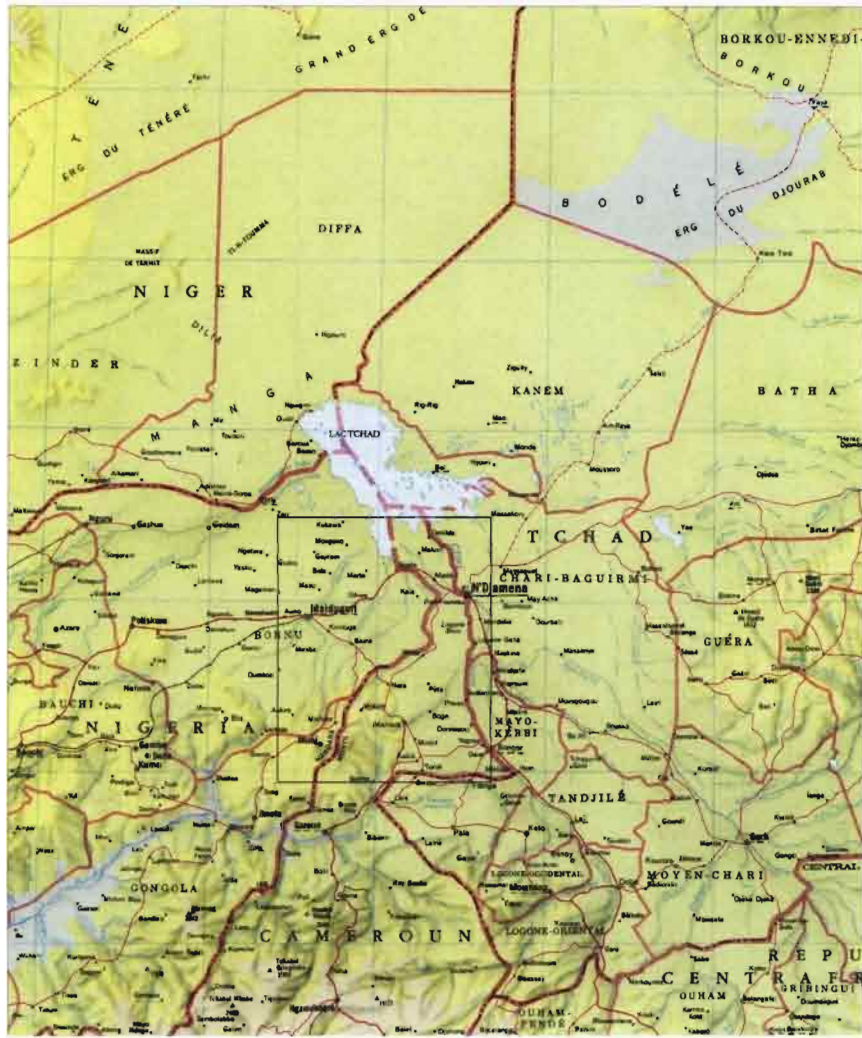
- , 1974a, Prospection archéologique des dépôts douroumiens, *Bulletin ASEQUA* 41, p. 89-92 (Dakar, Sénégal).
- , 1974b, Prospection archéologique au Cameroun septentrional, *WAJA* IV, p. 83-92 (Ibadan).
- , 1982, *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré (Cameroun Septentrional)*, Travaux et Documents 151, Paris, ORSTOM.
- , 1987, Introduction au Paléolithique du Cameroun septentrional, *L'Anthropologie* 91, 2, p. 521-558.
- , 2005c, Archéologie et actualité dans l'Extrême-Nord camerounais, *Africa* LX (3-4), p. 444-473.
- , 2005d, Les racines de l'ethnicité : Archéologie locale ou globale ? *La Critica sociológica* 156, p. 33-50.
- , 2005e, Scientific discourse and local discourses : The case of african archaeology, *International Journal of History and Archaeology* 9 (1), p. 57-70.
- , 2006a [2005a], *Archéologie du Diamaré au Cameroun septentrional : Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires*, B.A.R. Cambridge Monographs in African Archaeology 67, BAR International Series 1549, Oxford.
- , 2006b [2005b], *De l'Archéologie à l'Histoire : La fabrication des « histoires » en Afrique subsaharienne et au-delà*, Paris, L'Harmattan.
- MARLIAC Alain, LANGLOIS Olivier et DELNEUF Michèle, 2001, *Archéologie de la région Mandara-Diamaré*, in Seignobos Christian et Iyébi-Mandjek Olivier (éd.), pl. 12.
- MARLIAC Alain, et BRABANT P., 2007, Y a-t-il des outils du paléolithique ancien et des restes hominidés au Nord du Cameroun ? *Bulletin Méga-Tchad* 2006, p. 67-70.
- MATHIEU Philippe, 1978, Découvertes d'oolithes ferrugineuses en stratigraphie sous le delta actuel du Chari (Tchad). *Cahiers de l'ORSTOM, Série Géologie* X (2), p. 203-208.
- MOHAMMADOU Eldridge, 1976, *Histoire des Peuls FerooBe du Diamaré : Maroua et Petté*, African Languages and Ethnography III, ILCAA, Tokyo, Japon.
- , 1983, *Peuples et royaumes du Foubina*, African Languages and Ethnography XVII, ILCAA, Tokyo, Japon.
- MORIN Serge, 2001, *Géomorphologie*, in Seignobos Christian et Iyébi-Mandjek Olivier (éd.), pl. 1.
- PICQ P. et COPPENS Yves (éd.), 2001, *Aux origines de l'humanité*, 2 vol., Paris, Fayard.

- PWITI G. et SOPER R. (éd.), 1996, *Aspects of African Archaeology*, X<sup>th</sup> Congress of the Panafrican Association for Prehistory and related Studies, Harare, University of Zimbabwe Publications.
- RAPP J., 1980, Fouilles 1980 dans le gisement de Sou Blama Radjil (Nord-Cameroun), *Bulletin de la société d'anthropologie du Sud-Ouest* 15 (France) n° 4, p. 219-228.
- , 1984, *Quelques aspects des civilisations néolithiques et postnéolithiques à l'Extrême-Nord du Cameroun : étude des décors céramiques et essai de chronologie*, 2 vol., thèse de doctorat, Université de Bordeaux I, n° 2032.
- RAUCHENBERGER D., 1999, *Johannes Leo der Afrikaner : Seine Beschreibung des Raumes zwischen Nil und Niger nach dem Urtext*, *Orientalia Biblica et Christiana* 13, Wiesbaden, Harrassowitz.
- ROWLEY-CONTI P. (éd), 2004, Debates in *World Archaeology*, *World Archaeology* 36, p. 4.
- SALZMANN U., HOELZMANN P., MORCZINEK I., 2002, Late quaternary climate and vegetation of the sudanian zone of Northeast Nigeria, *Quaternary Research* 58, p. 73-83.
- SEIGNOBOS Christian, 1991, Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord-Cameroun), (IV<sup>e</sup> Colloque international Méga-Tchad, Paris, 1988), in Moñino Yves (éd.), « *Forge et forgerons* », coll. « Colloques et séminaires », Paris, ORSTOM, p. 43-195.
- , 2001, *L'héritage historique précolonial*, in SEIGNOBOS et IYÉBI-MANDJEK (éd.), pl. 10.
- SEIGNOBOS Christian et IYÉBI-MANDJEK Olivier (éd.), 2001, *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*, IRD-MINREST, Paris + CD-Rom, PC-Mac.
- STEMLER A.B.L., HARLAN J.R., DE WET J.M.J., 1975, Caudatum sorghums and speakers of Chari-Nile languages in Africa, *Journal of African History* 16, 2, p. 161-183.
- SUTTON J.E.G., 1974, The aquatic civilization of middle Africa, *Journal of African History* 15, 4, p. 527-546.
- TARDITS Claude (éd.), 1981, *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloque international du CNRS n° 551, 2 vol., Paris, CNRS.
- TILLET Thierry, 1983, *Le Paléolithique du bassin tchadien septentrional*, Paris, CNRS.
- WILLEY G. et PHILLIPS Ph., 1958, *Method and Theory in American Archaeology*, Chicago University Press.
- WILSON M.C., 1988, Geoarchaeological and archeological visibility in the Northern Mandara mountains and Mora plain (Cameroon). Preliminary

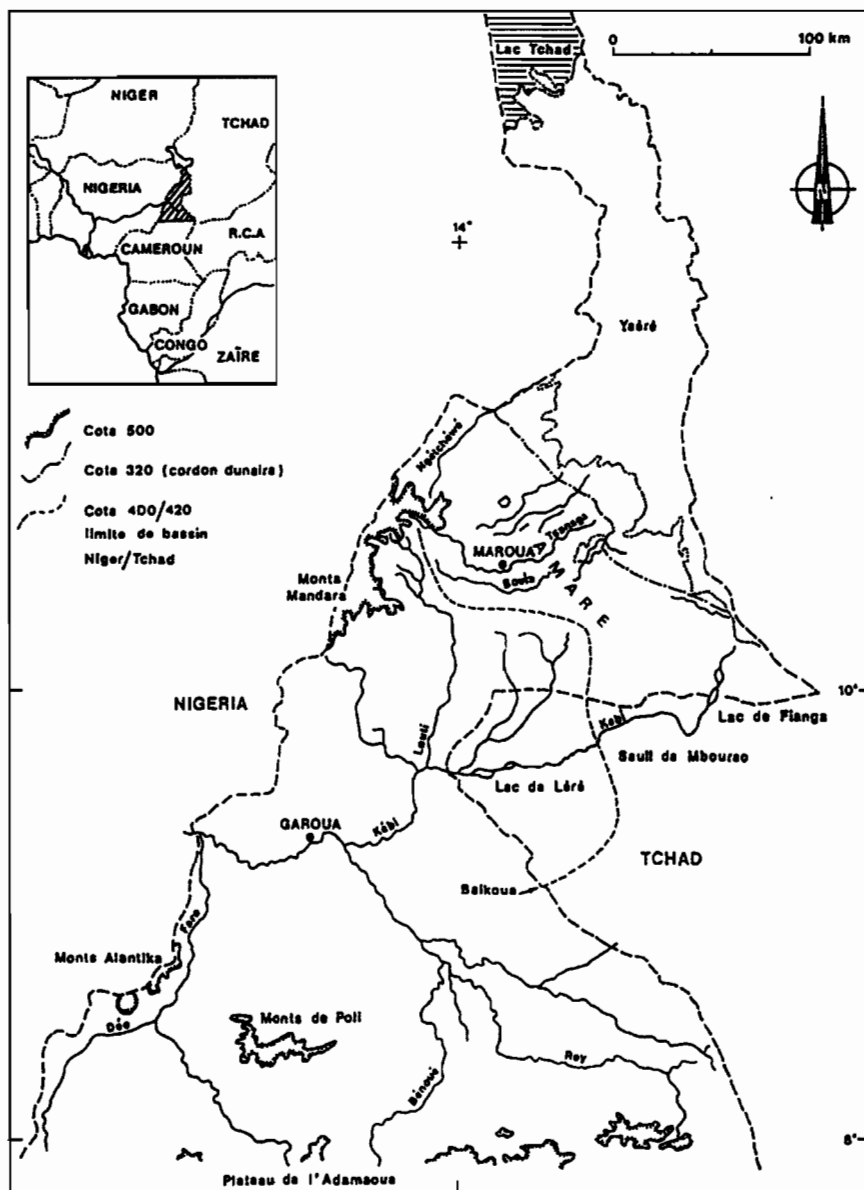


results, *in* Actes du II<sup>e</sup> Colloque international Méga-Tchad, ORSTOM-Bondy, 3-4 octobre 1985, coll. « Colloques et séminaires », Paris, ORSTOM, p. 9-50.

Carte 1



Carte 2



**Actes du XIII<sup>e</sup> colloque international  
du Réseau Méga-Tchad**

Maroua, 31 octobre-3 novembre 2005

# **Migrations et mobilité dans le bassin du lac Tchad**

---

Éditeurs scientifiques  
**Henry Tourneux et Noé Woïn**

**IRD Éditions**  
INSTITUT DE RECHERCHE  
POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et séminaires

Marseille, 2009

**Mise en page**

François Gautier – Écriture Paco Service

**Traduction**

Raymond Boyd

**Fabrication**

Catherine Plasse

**Maquette de couverture**

Michelle Saint-Léger

**Maquette intérieure**

François Gautier – Écriture Paco Service

*Photo de couverture*

IRD/C. Lévêque : « Éleveur peul et son troupeau, en déplacement au pont de Farcha à N'Djaména (Tchad) ».

La loi du 1<sup>er</sup> juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants ou ayants cause est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2009

ISSN : 0767-2896

ISBN : 978-2-7099-1677-6